

l'enseignement en question(s)

Le français à bout de souffle dans les écoles wallonnes et bruxelloises

Certains enseignants déplorent une perte de vocabulaire chez les enfants.

Les mots de la langue française seraient-ils en train de disparaître de la bouche des écoliers ? Voilà l'idée qui ressortait de récentes déclarations faites par une poignée d'enseignants dans un article publié la semaine dernière par *Sudpresse*. « Une partie importante du vocabulaire de base n'est plus maîtrisée par un nombre toujours plus important. Nos enfants ont perdu 50 % de vocabulaire par rapport à la situation d'il y a vingt ans », pouvait-on lire dans l'article. Isabelle Maréchal, professeure de français au Collège Sainte-Croix de Hannut (province de Liège), souhaite néanmoins nuancer ces propos alarmistes : « Il y a de nombreux mots du langage littéraire que les élèves d'aujourd'hui ne connaissent pas ; un mot comme *querelle* était connu de tous mes élèves il y a vingt ans, aujourd'hui la plupart d'entre eux ne savent pas ce que ce mot signifie. » Mais, selon l'enseignante, les jeunes emploient d'autres termes que la génération précédente ne

connaissait pas. Ainsi, on peut remarquer « une perte de l'usage du vocabulaire littéraire au profit de l'arrivage d'anglicismes, de mots technologiques et argotiques dans leur quotidien ».

Comme pour le latin

Un sentiment partagé par Michel Francard, professeur de linguistique française à l'UCL. La langue étant souvent le reflet de la société, « il est logique que les jeunes aient recours à des termes étrangers qu'ils ne trouvent pas dans leur vocabulaire, comme cela s'est passé pour le latin », explique-t-il. Mais pour le linguiste, le problème se situe aussi au niveau de l'enseignement : « Depuis quelques décennies, on a commencé à diversifier les matières à l'école, ce qui est légitime dans un monde connaissant une transformation technologique. » Au détriment des matières essentielles « comme les mathématiques et le français », note Michel Francard. En voulant adapter l'école à certaines réalités du marché du travail, le professeur regrette

que les politiques aient oublié le rôle premier de l'école, qui consiste à « apporter des savoirs qu'ils ne pourront pas forcément trouver en dehors de ces lieux ».

Face à la problématique exposée, la ministre de l'Éducation, Joëlle Milquet (CDH), n'a pas manqué de rappeler l'importance de la lecture pour pallier ces faiblesses de vocabulaire. Elle précise d'ailleurs que les projets menés dans le cadre du Pacte pour un enseignement d'excellence vont dans ce sens, avec le plan « lecture », notamment, lancé en octobre 2015. Composé d'une trentaine de mesures, le plan a pour objectif de « remettre la lecture au centre des apprentissages et des pratiques éducatives et culturelles ». Au programme : renforcer l'offre de lecture de livres en maternelle et primaire, mais aussi établir un partenariat entre les écoles et les bibliothèques, ou encore systématiser l'acte de lecture dans d'autres cours que celui de français. ■

CLÉMENT GRÉGOIRE (st.)

le pédopsychiatre « Mots acquis, mais inexploités »

Jean-Yves Hayez est pédopsychiatre et professeur émérite. Quand on lui parle d'une perte de vocabulaire chez nos enfants, le spécialiste met en garde. Selon lui, il importe de ne pas tirer de conclusions générales sur base de constats minoritaires. Une nuance est à noter.

Êtes-vous d'accord avec la conclusion de certains enseignants quant à une perte de vocabulaire d'au moins 50 % chez les jeunes ?

Je pense qu'il faut être prudent face à des chiffres du genre, qui ne concernent pas tous les enfants. Selon moi, nous nous trouvons davantage face à un paradoxe. D'une part, la possession de vocabulaire et de connaissances est plus élevée que dans les années 1950. Et c'est légitime : les sources d'information sont plus nombreuses, les médias, les nouvelles technologies et Internet. De même, l'intervention de l'obligation scolaire en Belgique a joué un rôle dans cette acquisition de savoir et de capacité langagière. Par

rapport à l'usage de nombreux mots communs au quotidien, je pense que nos enfants et adolescents sont mieux informés qu'auparavant, et en savent beaucoup. Mais, d'autre part, je me demande s'il y a une véritable utilisation de ce vocabulaire acquis. Et c'est en cela que la question peut se poser.

A quelles situations ou circonstances faites-vous référence ?

Dans les familles, par exemple. Aujourd'hui, on parle d'une certaine fatigue ressentie par les parents, de leur indisponibilité, d'un manque de temps. Et parce qu'ils ont beaucoup à faire, ils auront davantage tendance à laisser devant des écrans des enfants qui vont tourner en rond. Ils vont moins communiquer, le vocabulaire acquis sera moins utilisé et moins entraîné au travers d'une conversation.

Qu'il s'agisse des enfants ou des parents, on parle donc moins qu'avant ?

Oui, j'ai l'impression qu'on se parle moins en famille, mais aussi que les jeunes, entre eux, se parlent moins. Ils sont ensemble, dans une pièce, mais ne communiquent pas et sont chacun face à leur écran. Et devant ces écrans, devant cette technologie, il est vrai que c'est quand même toujours la même quantité de mots, le même sac de vocabulaire utilisé. Il est présent, acquis mais inexploité. Même sur Internet, et en particulier sur les réseaux sociaux, on se parle moins. On peut cliquer sur un bouton pour signifier à quelqu'un qu'on aime une publication, par exemple, mais on ne se dit rien. La conversation est économisée par des moyens électroniques. C'est un constat qui peut se conclure par la présence, en effet, d'une sous-exploitation du vocabulaire, mais pas d'un appauvrissement de celui-ci. Et cela fait partie de l'évolution, rien ne sert d'être alarmiste et de tirer des conclusions fatalistes. De même, il faut faire attention à ne pas faire de constatations nostalgiques à des fins politiques... ■

Propos recueillis par
VALENTINE ANTOINE

le sociolinguiste « On a privilégié le savoir-faire »

Professeur de philosophie, arts et lettres à l'UCL et sociolinguiste, Philippe Hambye apporte un regard prudent sur le sujet. Une réduction de vocabulaire, oui, mais pas exagérée. Il est toutefois nécessaire de recentrer l'apprentissage de la langue française.

Le constat d'une perte de vocabulaire chez nos enfants est-il justifié ?

L'idée même que le niveau de compétences baisse est très ancienne, et ne date certainement pas d'hier. Déjà à l'époque, les Grecs s'en plaignaient. On a souvent tendance à en revenir à cette idée, alors qu'elle n'est pas réellement fondée. En effet, on passe notre temps à compter ce qui disparaît, mais jamais nous ne nous focalisons sur ce qui apparaît. Toutefois, le constat d'une perte de vocabulaire n'est pas étonnant, selon moi. Mais il faut être prudent : on peut parler d'une réduction en termes de compétences langagières, mais pas d'un enrichissement ou d'un appauvrissement. Il s'agirait d'un jugement de valeur, ça serait exagéré.

Philippe Hambye.

© DR.

En quoi le fait de parler d'une réduction de la capacité langagière ne vous étonne-t-il pas ?

Ce n'est pas étonnant dans le sens où l'on a, dans notre enseignement et système éducatif, privilégié le savoir-faire, peut-être au détriment du savoir et des connaissances. On a davantage travaillé sur la pratique, délaissant l'acquisition pure des savoirs comme on le faisait en rédigeant des listes de mots de vocabulaire à étudier et à définir. Toutefois, même

lorsque l'on étudiait des listes de mots, cela ne voulait pas pour autant dire qu'on savait les utiliser ! Donc il n'y a rien d'étonnant. Mais, j'insiste, il faut rester prudent et ne pas exagérer la quantité de vocabulaire perdue. On sait, par ailleurs, que les différences de compétences langagières sont gigantesques par rapport aux catégories sociales que l'on connaît actuellement. Il faudra par exemple un an d'apprentissage à tel enfant pour acquérir ce qu'un autre aura appris en un mois. Il ne faut donc pas non plus comparer cette réduction de vocabulaire en termes de générations, en termes d'années, mais bien en termes de différences sociales et de groupes sociaux.

Cela pourrait-il expliquer la difficulté des enfants dans l'apprentissage de la langue française, comme l'affirment certains enseignants ?

Oui, mais ces difficultés représentent aussi l'importance, aujourd'hui, de consacrer plus de temps à cette matière. En outre, les enseignants se focalisent peut-être plus sur l'orthographe, au détriment de l'apprentissage du sens des mots, du sens d'un texte. Il faut accorder plus d'importance au fait que lire n'est pas seulement la capacité de déchiffrer une phrase, mais la capacité de communiquer autour d'un texte. Il est nécessaire d'apprendre des mots pour les écrire, mais aussi pour s'en servir. ■

Propos recueillis par
V. A.